60144 Suppl.C 1DEM

ESSAI

SUR

LA FIÈVRE ARDENTE.

PRÉSENTÉ à l'École de Médecine de Montpellier,
le 29 frimaire an 8.

Par JOSEPH DEMAIZIÈRE, *de Châlons-sur-Saône.*

A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de G. IZAR et A. RICARD, place d'Encivade,
n°. 208.

L'an VIII de la République.

AU CITOYEN

B.Y C.S DEMAIZIERES,

Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, ancien Médecin de l'hospice civil et militaire de Châlons-sur-Saône.

MON PÈRE,

VOUS devant l'existence et l'éducation, je ne prétends pas m'acquitter en vous offrant mes prémices dans l'Art de guérir, mais acceptez-les comme un gage de mon respect et de mon amitié.

Wellcome Library

J. DEMAIZIERES.

ESSAI

SUR

LA FIÈVRE ARDENTE.

POUR se former une idée claire et précise de l'origine de la fièvre ardente et de la manière dont elle peut se produire, on doit savoir que, suivant l'ordre naturel, il se forme sans cesse une certaine quantité de sucs bilieux dans le sang, et que quand l'excrétion de ces mêmes sucs ne répond pas à leur sécrétion, ils s'accroissent d'une manière vicieuse, et produisent des maladies qui reconnoissent la bile pour leur cause matérielle, et qui ne diffèrent entr'elles que par le siége qu'elles occupent : c'est ainsi que la bile exerçant son action sur les premières voies, produit la fièvre bilieuse, et qu'agissant sur les secondes, elle produit la fièvre ardente, dans les détails de laquelle je vais entrer.

Les Professeurs qui font le lustre de cette École, nous ont

trop bien fait remarquer, pour que nous puissions jamais l'oublier, que l'étude des constitutions, si indispensable pour le vrai médecin, nous apprend que la bile prédomine dans l'été, puisqu'à cette époque les vomissemens spontanés de cette même humeur sont assez communs, et que les matières que l'on rend dans l'effet des purgatifs en sont, presque toujours, plus ou moins chargées.

Une constitution chaude et sèche long-temps soutenue, paroît favoriser éminemment la production des fièvres ardentes.

Ceux que la fièvre ardente attaque de préférence, sont des sujets dans la force de l'âge, d'un tempérament sec, ardent et d'une sensibilité excessive, qui font habitude de travaux forcés, de veilles prolongées, et qui boivent avec excès du vin et des liqueurs fortes et spiritueuses.

La fièvre ardente appelée par les uns *causus*, par les autres *causodes febris*, *deurens febris*, enfin par GRIMAUD, *fièvre bilieuse générale*, tient à une dégénération bilieuse qui s'exerce d'une manière spéciale dans tout le système vasculaire. Elle s'annonce par une grande chaleur sur toute l'étendue du corps, avec une douleur très-vive à l'orifice supérieur de l'estomac, et une soif insupportable. Elle se développe par un mouvement continu qui n'éprouve pas d'alternatives reglées de rémissions et d'exacerbations. La chaleur que le malade ressent aux parties extérieures, n'est pas ordinairement de longue durée, car pour peu qu'il soit exposé à l'air, et même sans cela, il y a, après un laps de temps très-court, un refroidissement considérable de ces mêmes parties, tandis que les parties intérieures sont

brûlées, et comme dévorées par la chaleur, et c'est cet état qui constitue la lipyrie. Il est très-avantageux pour le malade quand ce dernier accident n'arrive pas, et je m'appuie ici de l'autorité d'HIPPOCRATE (1).

Quoique GALIEN ait considéré la soif comme un des signes pathognòmoniques de la fièvre ardente (2), il n'est pas inutile de dire que ce sentiment peut s'éteindre par différentes causes, telles que le délire, ou une toux sèche habituelle, qui déterminant sur la gorge un afflux d'humeurs, l'humecte continuellement, et détruit le sentiment de la soif.

La bouche est très-amère, la langue, dans le commencement, est humide et tirant sur le jaune, elle prend ensuite une couleur noire, sa surface devient dure et raboteuse ; cette couleur noire se fonce de plus en plus à mesure que la maladie avance, et diminue suivant les progrès de la coction. HIPPOCRATE a remarqué que plus la langue mettoit de temps à devenir sèche, plus la maladie étoit longue, et que si au contraire la langue étoit sèche dès le principe, la maladie finissoit beaucoup plutôt (3).

---

(1) *Totum corpus totum calidum esse, ac molle, optimum.* HIPP. lib. prognost. num. 8.

(2) *Videtur ergo* HIPPOCRATEM, *febrem ardentem assiduitate cognoscere sitis, calorisque exurentis.* GAL. 4, de vict. ration. in acut. comm. 13, 3, epid. 5, 2, comm. 34.

(3) *In morbo febre ardente appellato, sitis tenet multa et lingua horret, at calor ejus primo quidem tempore est veluti solet, verum valdè sicca est, progressu verò temporis induratur, exasperatur, crassescit ac nigrescit; si verò in principio hæc patiantur, citiores judicationes fiunt, si posteriùs, tardiores.* HIPP. lib. 3, de morb. n. 6.

L'urine, dans le commencement, est légèrement enflammée, et diffère peu de ce qu'elle étoit dans l'état naturel, mais à mesure que la maladie avance, elle devient d'une couleur jaune extrémement foncée, et prend une odeur forte et fétide.

Les excrémens sont plus ou moins jaunes, quelquefois très-liquides, d'autres fois assez épais. Dans le cas d'une très-grande liquidité des matières, on observe ordinairement qu'elles sont fort abondantes, qu'elles affoiblissent extrémement les malades, et leur enlèvent les forces en très-peu de temps; lorsqu'au contraire elles sont épaisses, pour l'ordinaire la quantité qui s'en évacue est petite; mais le malade n'est soulagé dans aucun de ces deux cas (1).

Le pouls est vîte, mais petit, foible et inégal; la couleur de la peau est jaunâtre, les yeux, qui dans le commencement sont ordinairement allumés et brillans, se couvrent, quoiqu'en bien moins grande quantité, d'une saleté analogue à celle qui se trouve sur les dents et sur les lèvres.

La première nuit de l'invasion, le malade est ordinairement assoupi avec pesanteur de tête, et à mesure que la maladie augmente, quoiqu'éveillé, il délire toujours un peu, ou s'il se rendort, son sommeil est troublé par des rêves fatigans.

Avant qu'il se soit écoulé vingt-quatre heures depuis l'invasion, tous les symptômes diminuent un peu, mais ne disparoissent pas entièrement; le lendemain à la même heure, la

(1) *In febre ardente, si alvus eruperit, mortale.* Coac. præn. sect. 1, vers. 168, MARTIAN, pag. 375.

fièvre augmente encore avec les mêmes symptômes, auxquels se joint un grand accablement dans tous les membres avec des envies de vomir, et si le vomissement a lieu, le malade rend des humeurs vertes, jaunes et très-amères. On connoît que la fièvre va augmenter, par l'inquiétude que ressent le malade, par l'augmentation de la chaleur et de la soif, qui surviennent à la suite d'une légère rémission dans les symptômes que je viens d'énoncer.

La maladie se soutient au même degré les trois ou quatre premiers jours ; mais en approchant du cinquième, les symptômes augmentent d'intensité ; le visage devient pâle et abattu, la langue sèche et noirâtre, et les urines sont de couleur de feu. Vers le septième jour, tous les symptômes indiqués deviennent encore plus violens, le malade a des tremblemens, quelquefois apparens et sensibles à la vue. En lui tâtant le pouls, on observe des soubresauts dans les tendons qui vont aboutir aux mains ; la langue est très-sèche dans toute son étendue ; le délire est presque continuel, et le pouls plus fréquent et inégal que pendant tout le reste de la maladie ; le corps est aride, exténué et dans un abattement considérable ; les yeux sont secs et sales.

La terminaison de la fièvre ardente est ordinairement d'une des trois manières suivantes ; une crise favorable fait finir la maladie, ou elle change en une autre affection, ou bien elle se termine par la mort.

Si après l'*état*, la maladie doit se terminer par une crise salutaire, les accidens qui pendant son cours ont été violens, diminuent sensiblement, et le malade conserve ses forces ;

pour lors si la crise doit se faire par les sueurs, ce qui arrive le plus souvent, le pouls devient mol, ondoyant, la peau est douce et moite; le malade éprouve une démangeaison par tout le corps, la couleur des urines se rapproche de l'état naturel; si au contraire elle doit se terminer par une hémorragie du nez, le visage devient très-enflammé, et le malade croit voir tous les objets colorés en rouge; il sent une douleur à la tête avec pulsation, les hypocondres sont un peu tendus et élevés.

Si la fièvre ardente dégénère en intermittente; les forces du malade, dans le temps de la plus grande vigueur, se conservent dans un bon état, sans sueur ni hémorragie du nez, la fièvre cesse ou diminue, et après quelque temps d'intervalle, elle revient une seconde fois; pour lors elle se termine tantôt en fièvre tierce, d'autres fois en quarte, quelquefois aussi en fièvre lente, mais sa terminaison la plus commune est la péripneumonie.

Si après l'état, la mort doit terminer la fièvre ardente, outre que les symptômes que j'ai exposé ci-dessus persistent, et augmentent même de férocité, la respiration devient pénible, le pouls est intermittent et s'affoiblit à chaque instant, les forces manquent au malade, l'extérieur du corps se refroidit encore davantage, tandis que la chaleur interne semble devenir encore plus intense; arrivés à cet état les malades ont la face hippocratique, il survient des sueurs froides, les forces diminuent à chaque instant, ils tombent en sincope et meurent. La fièvre ardente se termine rarement avant le onzième jour, et ne passe presque jamais le quatorzième.

Après avoir établi les signes auxquels on peut reconnoître

la

la fièvre ardente; et les divers accidens qui surviennent dans son cours, je vais passer au traitement qui lui convient, et je commence par l'emploi de la saignée, dont des médecins d'ailleurs très-recommandables, ont fait un usage si pernicieux.

Les sectateurs de GALIEN, et entr'autres FORESTUS, ont avancé que la saignée étoit éminemment indiquée dans la fièvre ardente, et ils se fondent dans leur opinion sur ce que cette maladie se terminant souvent par une hémorragie du nez, on pouvoit en cas qu'elle n'arrivât pas, remplacer avantageusement cette évacuation par une saignée; mais tous les vrais médecins savent que cette hémorragie arrive dans le cas de congestions vers les parties supérieures, et que la saignée ne peut point du tout suppléer à l'hémorragie qui se fait par les narines, et qui peut seule dissiper ces congestions.

On remarque dans différens passages où HIPPOCRATE décrit la fièvre ardente, qu'il ne saignoit jamais dans cette affection, à moins qu'il ne craignît que quelque inflammation locale ne survint dans le cours de la maladie, et il dit, dans son livre *de humoribus*, que rien n'est plus nuisible que la saignée dans les affections bilieuses. Les médecins grecs, tels que TRALLIANUS, AETIUS (1), et PAUL D'ÆGINE ne saignoient jamais dans les fièvres ardentes. Les médecins arabes, tels qu'AVI-

---

(1) *Ubi igitur febres ex sanguine orientes inter noveris, statim per initia, ut dictum est, venam secare : eos autem qui ex bile febricitant purgato potiùs, si materia tibi ad excretionem proclivis videatur, et frebris quæ invadit vehemens non fuerit.* TRALL. lib. 12, cop. 3; et PAUL ÆGIN. lib. 2, cap. 30.

CENNE (2) et autres, étoient aussi de cet avis, car ils défendoient expressément la saignée dans ces sortes d'affections. Je dirai donc, appuié d'autorités aussi respectables, que généralement parlant, la saignée ne peut pas être avantageuse dans la fièvre ardente, excepté chez les individus d'un tempérament sanguin, habitans des pays froids, secs et montagneux, qui sont dans l'habitude de manger abondamment des substances animales, de boire des liqueurs fortes, et sur-tout chez ceux qui éprouvent depuis long-temps la suppression de quelque évacuation sanguine, car cette suppression introduit dans tout le système une disposition phlogistique dans laquelle la saignée est éminemment indiquée. Il faut cependant auparavant de se décider à appliquer ce remède, voir si l'indication est bien patente, et si l'on ne confond pas les signes qui indiquent véritablement la pléthore, avec cette espèce d'orgasme qu'éprouvent les humeurs dans les affections bilieuses.

Dans les fièvres ardentes, les saignées locales peuvent être utiles, relativement aux congestions que l'effort de la maladie a pu déterminer sur quelque organe, par exemple, si c'est sur la tête, on peut y appliquer des sangsues, des ventouses scarifiées à l'occiput, ou ouvrir les veines jugulaires et la veine du front.

La fièvre ardente se termine très-rarement par un cours de ventre, d'où il résulte que quand on veut purger dans le commencement, on peut déranger la nature, et attirer les humeurs

---

(2) *Et non phlebotometur fortasse enim inflammabit eos.* AVICEN. lib. 4, sent. 1, tr. 2, cap. 42.

dans des voies autres que celles dont elle voudroit se servir pour guérir la maladie. Le père de la médecine s'étoit assuré par de fréquentes observations (1), que le médecin doit procurer l'évacuation des humeurs par les voies que la nature indique, et en n'agissant pas de cette manière, on se rend responsable des accidens graves qui ne peuvent presque pas manquer d'arriver. HIPPOCRATE a recommandé plusieurs fois aux médecins de ne purger dans le commencement des maladies aiguës qu'avec la plus grande circonspection (2), parce que lorsque les humeurs commencent à s'enflammer, elles ne cèdent pas à l'activité des purgatifs. Il résulte de ce que je viens de dire que les purgatifs ne peuvent être avantageux dans le commencement de la fièvre ardente, que dans le complication de saburre dans les premières voies, complication beaucoup plus commune de nos jours qu'elle ne l'étoit du temps d'HIPPOCRATE, et on en trouve facilement la raison dans le régime particulier que suivoient les anciens, qui plus sages que nous, se baignoient dans de l'eau très-froide, et s'adonnoient aux exercices du corps, moyens puissans qui fortifiant beaucoup la peau, agissoient sympathiquement sur les organes digestifs, et les mettoient à l'abri de cette foule de maladies qui nous assiègent continuellement.

Les purgatifs qui ne sont pas avantageux dans le principe de la fièvre ardente, peuvent l'être sur la fin, et je m'appuie

---

(1) *Quare ducere opportet quò maximè natura vergit, per loco conferentia, eo ducere.* HIPP. aph. 1, sent. 21.

(2) HIPF. lib. 1 aphor. sentent. 24.

ici de l'observation d'Hippocrate, qui guérit le fils de Piton par ce moyen ; il purgeoit avec le lait d'ânesse (1) ; il recommandoit en outre, pour administrer les purgatifs, de choisir une heure où la chaleur fût tempérée et de tenir le malade dans un lieu frais, afin que le purgatif ne se changeât pas en bile.

Enfin, pour l'emploi des purgatifs, je suivrai le conseil de Celse qui recommande de ne pas purger facilement dans les fièvres ardentes (2).

L'émétique ne peut être avantageux dans la fièvre ardente, que dans un état de complication de saburre des premières voies, sur-tout dans le principe de cette affection ; car comme l'a très-bien remarqué Galien, dans le commencement des maladies, les efforts de la nature ont en général une tendance bien marquée vers les parties supérieures ; c'étoit aussi l'avis de Prosper Martian, qui dit dans ses commentaires « *imo præservationis gratiâ, infernam purgatio-* » *nem vix invenies apud Hippocratem* ». Martian. Sidenham étoit dans l'usage de donner des vomitifs dans le commencement des fièvres continues ; il prétendoit que les incon-

---

(1) *Si amarum fuerit os, vomere conducit, et ventrem per clysteren subluere, si verò adhuc non solvatur, lacte asinino cocto, purgato.* De vict. rat. in acut. Cornaro, n.° 34

(2) *Ergo ut in alio quoque genere morborum parciùs in iis agendum est : non facile ducere alvum....., si verò ardens febris extorret, nulla medicamenti dando potio est, sed in ipsis accessionibus, oleo et aquâ refrigerandus est, etc.* Cels. lib. 3 de re medic. cap. 7.

véniens les plus graves pouvoient survenir quand on ne les donnoit pas, et que dans le cas contraire, quelque peu considérable que fut l'évacuation, les malades s'en trouvoient toujours fort soulagés.

D'ailleurs, l'on doit penser que le foie étant destiné à sécréter la bile, il est naturel qu'il se ramasse dans cet organe une grande quantité de cette même humeur, qui refluant par les conduits hépatiques et cistiques, joins ensemble par le canal cholédoque, dans le duodenum qui est contigu au ventricule, s'y introduit en assez grande abondance, et ne peut être évacuée par aucun endroit, plus commodement que par les parties supérieures, ce que l'on obtient par le moyen de l'émétique.

Une chose qui est à remarquer, et qu'il me paroît difficile de concilier avec la marche assez prompte de cette maladie, c'est que les auteurs qui ont traité des maladies bilieuses, et particuliérement Bianchi, après avoir avancé que dans la fièvre ardente, l'émétique ne peut être avantageux que dans le principe de la maladie, disent qu'auparavant de l'administrer on doit avoir rendu la bile fluide; d'après cette manière d'envisager la chose, il seroit très-possible que la maladie fût jugée d'une manière ou d'une autre, auparavant qu'on ait eu le temps d'en venir à l'emploi du remède.

Les Médecins les plus recommandables parmi les anciens, comme parmi les modernes, ont reconnu que l'eau froide est un des moyens les plus puissans que l'on puisse employer dans le traitement de la fièvre ardente; mais ils ne sont pas

tous d'accord sur les moyens de l'appliquer : Alexandre de Tralles, Aetius et Paul d'Egine recommandent de donner l'eau froide à la fin de l'augmentation, où bien dans l'état de la maladie; Celse et Lommius étoient aussi de cet avis ; Galien recommandoit d'attendre qu'il ait paru des signes de coction auparavant d'en venir à l'administration de l'eau froide. Avicenne (1) conseille l'emploi de l'eau froide sans avertir d'attendre les signes de coction ; et Razés l'ordonnoit, dès le commencement de la fièvre. Les praticiens modernes les plus célèbres ordonnent l'emploi de l'eau très-froide, dès le début de la fièvre ardente. Le citoyen Petiot (2) conseille de l'administrer de cette manière ; et en outre, d'appliquer de la glace sur la région épigastrique.

Quant à la dose, les Médecins expérimentés se guident sur la chaleur, la soif, les forces du malade, et le soulagement qu'il en éprouve.

Les effets sensibles que produit l'usage de l'eau froide, sont de modérer la dégénération bilieuse des humeurs, et de faire couler la sueur en abondance.

L'application de la glace sur la région épigastrique, peut en agissant comme antispasmodique modérer l'intensité de la chaleur ; de plus c'est un moyen perturbateur, qui, par l'impression vive et soudaine qu'il porte dans le principe des mouvemens, contribue très-efficacement à chan-

---

(1) Avicen. lib. 4, tent. tract. 2, cap. 43 et 46.

(2) Homme justement célèbre, je ne suis pas assez éloquent pour entreprendre votre éloge, mais veuillez recevoir ici l'hommage de ma reconnoissance et de mon respect.

ger l'état du malade, et à ramener un ordre de mouvemens moins destructeurs. HIPPOCRATE recommandoit d'appliquer l'eau froide en petite quantité, et d'en modérer l'action (1).

La sueur étant un des moyens de solution de la fièvre ardente, les sudorifiques sont éminemment indiqués, mais ce n'est que lorsqu'il paroît des signes qui annoncent l'éruption de la sueur; HIPPOCRATE employoit dans cette vue les frictions d'huile chaude sur différentes parties du corps, et sur-tout sur l'épine du dos, et quand les mouvemens se portoient vers l'organe de la peau, il ne faisoit prendre que de l'eau tiède combinée avec l'oxymel.

Je termine ici, CITOYENS PROFESSEURS, une Dissertation qui, je le sais, répond bien peu aux savantes leçons qui se font journellement dans cette École, mais j'espère que vous voudrez bien avoir pour cet Essai, l'indulgence que vous m'avez témoignée dans d'autres occasions.

---

(1) *Conducit frigefactorium adhibere cavendo, ne inhorrescat.* HIPP. de affect. CORNARO.

FIN.

PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER.

Médecine légale . .	G. J. RENÉ, Directeur.
Physiologie et Anatomie	C. L. DUMAS. . . . . .
Chimie	J. A. CHAPTAL. . . . . .
Matière médicale et Botanique	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. V. BROUSSONET.
Clinique interne . .	H. FOUQUET. J. PETIOT.
Clinique externe . .	J. POUTINGON. A. MEJAN.
Accouchemens, maladies des femmes, éducation physique des enfans	J. SENEAUX. J. M. J. VIGAROUS.
Démonstr. des drogues usuel.	VIRENQUE, Conservateur.